
BIODIVERSITÉ

22 juillet 2017

REGARDER ET VOIR

Une femme se rend depuis des années à l'arboretum à l'autre bout d'Istanbul, rien que pour voir un arbre Ginkgo. Puis un jour, en marchant dans son propre quartier, elle remarque : il y a trois Ginkgos au coin de la rue. Ils ont toujours été là. La distance entre regarder et voir peut être aussi grande.

Au centre de cette conversation s'assoient des personnes venues de six disciplines différentes – la conception de jeux, l'écologie des cavernes, la diversité agricole, l'illustration botanique, l'art systémique et l'entomologie. Toutes approchent la biodiversité depuis des positions différentes, mais toutes rencontrent la même question : combien faut-il regarder avec attention pour percevoir ce qui est en train d'être perdu ?

Une éducatrice emmène des enfants dans la nature – non pas pour « enseigner », mais pour « jouer ». Elle a conçu un

jeu appelé la Boîte de Découverte Nature : quatre fois par an, selon les saisons, des personnes passent cinq semaines

dans leurs propres quartiers à observer, collecter, photographier. Puis elles envoient ce qu'elles ont trouvé à un « ami secret » dans une autre ville – d'Istanbul à Urfa, d'Urfa à Istanbul. Quatre cents personnes participent. Sans jeu, pas d'apprentissage. Mais ce jeu n'a pas de règles ; c'est un processus ouvert aux découvertes inattendues. Trouver un squelette de feuille en automne enseigne l'automne. Qu'un enfant reconnaisse une odeur, sente la texture d'une feuille, voie la couleur d'un champignon – ce n'est pas une connaissance encyclopédique mais une connaissance incarnée.

"Sans jeu, pas d'apprentissage."

D'un autre point de vue, une illustratrice botanique dit la même chose : voir peut s'apprendre. Depuis plus de vingt ans, elle travaille sur le projet Flore de Turquie – une vaste archive de vingt-huit volumes et neuf mille illustrations. Chaque dessin est lié à un spécimen d'herbier ; chaque nervure foliaire, chaque pétale est rendu avec précision scientifique. La photographie ne peut pas faire cela ; l'illustration peut encoder le détail taxonomique. Mais peut-être que le plus beau de ce travail émerge dans les ateliers : il n'y a aucun prérequis, tout le monde peut participer.

Quelqu'un qui dessine une grenade remarque pour la première fois la texture de sa surface. Les personnes qui quittent l'atelier d'aquarelle disent « je vois maintenant des choses que je ne voyais pas avant ». La beauté de ce projet,

c'est qu'il ne requiert rien d'avance – ni connaissances botaniques ni compétences en dessin. Seulement regarder, et regarder avec patience. Suivre les nervures de la feuille d'une fleur, voir le dégradé de couleur à ses bords. C'est la démocratisation de l'expertise.

Mais le projet Flore a aussi son paradoxe. Une archive de vingt ans, vingt-huit volumes — scientifiquement magnifique,

mais qui la lira ? Langage technique, terminologie taxonomique, noms latins. Le projet ouvre de nouvelles voies dans le

monde scientifique mais n'atteint pas la personne dans la rue. Il y a aussi le projet sur les orchidées en Chine : face à la

surconsommation d'orchidées sauvages, une exposition itinérante a été préparée dans cinq grands jardins botaniques.

Des enquêtes mesurant les changements de comportement avant et après l'exposition sont administrées. L'art peut être le vecteur le plus puissant pour transporter le savoir. La documentation des plantes médicinales endémiques du Népal suit une voie similaire : des ressources préparées avec des illustrations et des textes sont distribuées dans différentes régions du Népal, changeant la façon dont les populations locales regardent leurs propres plantes. Savoir change le regard.

"La différence entre regarder et voir se franchit par l'attention. Et l'attention ne peut être soutenue qu'avec joie."

SYSTÈME, LIMITES, COMPLEXITÉ

On estime qu'il existe en Turquie entre quarante mille et quatre cent mille grottes. Seulement un millier ont été étudiées. Un zoologue raconte être descendu dans la dixième grotte la plus profonde du monde à l'âge de vingt ans. La sensation de la découverte. Entrer dans un endroit non cartographié, voir quelque chose que personne n'a jamais vu. En retournant dans la même grotte trente ans plus tard, un château de sable laissé par un explorateur se tient encore parfaitement intact — la grotte congèle le temps.

Mais une grotte est aussi un écosystème fermé. Tout est interconnecté : les chauves-souris suspendues au plafond, le

guano tombant sur le sol, le guano nourrissant les insectes, les insectes nourrissant les bactéries, les bactéries nourrissant le sol. Une colonie — trente mille chauves-souris — mange des millions d'insectes chaque nuit. Quand on extrait ce guano, c'est comme si on avait arraché une forêt fermée. Le rétablissement prend cent ans, peut-être plus.

Pourtant le guano est commercialisé comme « engrais biologique » ; les grottes sont exploitées comme si elles étaient

des mines.

La diversité génétique prend ici un sens critique. Quand le climat change, ce qui survit, c'est ce qui est divers — des individus avec des dotations génétiques différentes peuvent s'adapter à des conditions différentes. Une population homogène, en revanche, peut s'effondrer à un seul goulot d'étranglement. Même la biologie reproductive des chauves-souris le démontre : les femelles peuvent stocker le sperme tout l'hiver et se féconder au printemps ; lactation, migration et hibernation s'exécutent simultanément. La nature a conçu la diversité non pas comme un luxe mais comme une stratégie de survie. La diversité génétique est une assurance : quand les conditions changent, la dotation la plus adaptée parmi les différentes dotations au sein de la population vient au premier plan. La monoculture, en revanche, c'est vivre sans assurance — efficace quand tout va bien, catastrophique au premier goulot

d'étranglement.

"La biodiversité est un système de connaissance. Plus la diversité est grande, plus les réponses disponibles à la perturbation sont nombreuses."

Et si l'intervention humaine elle-même est une perturbation ? Entrer dans une grotte endommage déjà son écosystème – empreintes, lumière, changements de température. Labourer un champ change la structure du sol. Même dessiner une plante nécessite un prélèvement. Chaque intervention laisse une trace. La seule chose à faire est l'intervention la plus consciente possible, au niveau d'impact le plus bas possible. Avec compassion. En entrant dans une grotte, en labourant un champ, en dessinant une plante – savoir que la trace restera, mais que ne pas laisser de trace n'est pas non plus une option. Vivre, c'est intervenir.

Les sources génétiques de tous les bovins Holstein ont été réduites à neuf taureaux. Neuf taureaux – le fondement de toute la génétique des vaches laitières dans le monde. C'est l'indicateur le plus frappant de l'appauvrissement industriel. Une seule maladie, une seule vulnérabilité génétique, pourrait faire s'effondrer toute la population. La même logique vaut pour les graines, les forêts, les coraux.

DIVERSITÉ INDUSTRIELLE

Le régime alimentaire mondial s'est rétréci à dix ou quinze cultures principales. Les variétés locales disparaissent – non pas pour des raisons biologiques mais pour des raisons économiques. Le marché veut des tailles standard, une apparence standard. La pomme Granny Smith est la même partout dans le monde ; mais des centaines de variétés de

pommes locales d'Anatolie ne peuvent pas atteindre les étals. Le concombre de Çengelköy est une variété effectivement éteinte ; les dernières graines ont été trouvées chez un jardinier de quatre-vingts ans, mais elle avait depuis longtemps été « contaminée » par la pollinisation croisée génétique.

Un agriculteur cultive 180 dönüm de terrain par des méthodes naturelles. Des graines ancestrales – transmises de génération en génération, adaptées à ce sol, connues par leurs noms. Mais tracer ces graines est un travail de détective. De l'okra « sans poils » apporté des Pays-Bas est vendu comme local. Les variétés brevetées portent des marqueurs génétiques ; une fois plantés, ce marqueur persiste à travers les générations. L'accès aux banques de graines est limité, les portes institutionnelles sont fermées. Le commerce de graines peut être considéré comme criminel. La distinction entre génie génétique et sélection classique se brouille aussi : les graines brevetées portent des

marqueurs de propriété qui restent pour des générations une fois plantées. L'agriculteur, sans même le savoir, a utilisé

du matériel génétique appartenant à quelqu'un d'autre.

"Une graine n'est pas seulement une plante – c'est un porteur de connaissance. Dans cette graine se trouve l'expérience de générations : quel sol elle préfère, quand elle est plantée, comment elle est récoltée."

Les réseaux d'échange de graines des femmes rurales sont en fait un système de connaissance vivant. Chaque femme

conserve des graines de son propre jardin, les échange avec sa voisine, les transmet à sa fille. Quand ces réseaux sont

brisés — quand les jeunes partent pour la ville, quand les supermarchés atteignent le village, quand les graines prêtes à

l'emploi deviennent bon marché — ce n'est pas seulement la diversité végétale qui s'effondre mais le tissu de relations

qui portait cette diversité.

Il n'existe pas d'inventaire complet des plantes comestibles de Turquie — une ressource comme la Flore n'a pas encore

été produite pour la diversité agricole. Les instituts de recherche agricole faisaient autrefois ce travail ; maintenant soit

ils ont été fermés, soit leurs archives sont scellées. Les variétés de fruits locaux disparaissant de Muğla sont en cours

de documentation, mais c'est la résistance d'une poignée de personnes contre la standardisation du marché.

NOYERS ET RÊVES

Des noyers centenaires et bicentennaires sont abattus en Anatolie du Sud-Est. Leur bois est transformé en planches de

placage — tables à manger élégantes, meubles de bureau. Une artiste visite l'une de ces usines : un entrepôt plein de «

cadavres de noyers ». Elle sauve des racines jetées et les transforme en objets d'art. Mais l'ampleur du problème est terrifiante : au rythme actuel, dans un ou deux ans, il ne restera peut-être plus de noyers dans la région. Le grain serré que le climat aride donne au noyer le rend à la fois précieux et fragile. La qualité du bois de noyer est la plus élevée dans les régions arides — grain plus serré, motif plus beau. Cette qualité en fait la cible de l'industrie : crosses de fusils,

industrie pharmaceutique, mobilier de luxe. Plus l'arbre est vieux, plus il est précieux — et plus il est irremplaçable.

Cette artiste a passé dix-sept ou dix-huit ans de sa vie dans un village de douze foyers. Élevage, connaissance du sol, gestion de l'eau, maçonnerie, taille des arbres, fabrication du fromage — tout appris par le vécu. Puis elle a déménagé en ville ; elle s'est sentie comme si elle était « allée sur Mars ». Maintenant elle ne peut plus rappeler ce savoir. Les mains de son père portent la marque du labeur — les siennes sont douces. Cet effacement du savoir est irréversible même si la pratique reprend. Le savoir incarné — ce que les mains se rappellent, ce que les yeux reconnaissent, ce que

les poumons savent — ne peut pas s'apprendre dans les livres. Passer dix-huit ans dans un village de douze foyers produit une expertise différente de dix-huit ans à l'université. Et quand la première est perdue, la seconde ne peut pas la compenser. Elle dessine des images urbaines dystopiques : deux ou trois cents immeubles effondrés en une seule masse, ni humain, ni animal, ni sol. Pour représenter la sensation d'arriver à Istanbul — « comme aller sur Mars ».

"Aussi bonne que je sois, je cause du tort. Mais si je me tais, il y a encore plus de tort."

Elle dessine des insectes imaginaires — des espèces anatomiquement convaincantes mais inexistantes. Partant de photographies macro de vrais insectes, elle absorbe le détail, le transforme, le recombine. Peut-être qu'en plaçant des

espèces imaginaires à la place de celles qui seront perdues, c'est une façon de faire son deuil. Et un projet futur : un

catalogue de spécimens de vingt ou trente insectes imaginaires, accompagné de récits fictionnels. Documenté comme

si c'était réel — une histoire naturelle de ce qui n'existe pas. Perte et imagination, les deux faces d'une même médaille.

LA DIVERSITÉ DANS NOTRE ASSIETTE

Pourquoi devons-nous protéger la biodiversité ? La réponse la plus simple est fonctionnelle : les systèmes diversifiés sont plus résilients, les systèmes homogènes s'effondrent. Chaque grande famine dans l'histoire était la conséquence

d'une monoculture. Mais il y a une question plus profonde : protégeons-nous la biodiversité uniquement parce qu'elle nous est utile ?

L'espèce humaine est la dernière seconde dans l'histoire de vingt-quatre heures de la vie sur Terre. Mais en cette seule seconde, le taux d'extinction des espèces a atteint le niveau le plus élevé jamais observé. La sensation que « le monde se termine » est une anxiété occidentale ; pour les peuples colonisés, le monde s'est déjà terminé il y a cinq cents ans. Même les gens de Göbeklitepe ont dû sentir leur monde changer. Le changement est constant ; mais la vitesse est nouvelle. Et l'anxiété de la « fin du monde » est vécue très différemment selon la géographie : ceux qui expriment le plus fortement cette anxiété aujourd'hui sont généralement ceux qui seront les derniers à être affectés.

"En tant qu'humanité, nous sommes une seule seconde. Mais dans cette seconde, nous effaçons le savoir accumulé de milliards d'années."

Et voici le paradoxe : une artiste qui dessine une fleur est aussi une intervenante. Tout comme un chercheur qui entre dans une grotte. Un agriculteur qui conserve des graines fait aussi un choix — quoi garder, quoi laisser partir. Nous ne

pouvons pas regarder la nature « de l'extérieur » parce que nous sommes à l'intérieur du système. La seule chose que

nous puissions faire est d'être conscients de cette intervention. Non pas la culpabilité, mais la conscience.

La question des droits s'élargit : les droits des enfants syriens, les droits des animaux, les droits à l'eau, les droits à la terre. Quand nous utilisons le langage des droits, nous établissons en fait une relation morale — nous attribuons personnalité, agentivité, au non-humain. C'est une projection, oui ; mais une projection avec des conséquences réelles. Quand vous attribuez des « droits » à une rivière, vous créez un fondement juridique pour la protéger. Alors qu'Edward O. Wilson propose de protéger la moitié de la Terre, Emma Marris soutient que cela crée une fausse distinction qui sépare les humains de la nature. Peut-être que les deux ont raison : il faut à la fois protéger le lointain et apprendre à connaître la nature proche — le Ginkgo dans votre propre quartier.

EXPERTISES, JEUX ET RÊVES

Un terrarium — un petit monde vivant à l'intérieur d'un bocal en verre scellé — ressemble à une miniature de grotte. La plante à l'intérieur produit sa propre humidité, respire son propre oxygène, complète son propre cycle. Mais quand le couvercle est ouvert, l'équilibre se brise. Quand l'échelle change, ce qui est visible change aussi : à l'échelle micro, la ramification d'une nervure de feuille suit le même motif que la ramification d'un delta fluvial à l'échelle macro. Il y a un

miroir similaire entre la variation dans les produits industriels et la diversité biologique. La différence, à chaque échelle,

est la propriété fondamentale du système. Une blogueuse essaie de transmettre l'évolution des plantes dans un langage ne requérant aucune connaissance spécialisée — pourquoi la feuille de monstera a des trous, comment les plantes se reproduisent, comment fonctionne un terrarium. Construire un pont entre recherche et récit, maintenir la précision scientifique tout en excitant les gens. Elle produit des projets artistiques dans lesquels animaux et objets sont utilisés comme « agents » pour rendre étranges les rituels quotidiens — pour rendre visible l'habituel.

Alors où s'arrête l'expertise ici ? Une Flore de vingt-huit volumes, neuf mille illustrations — ce sont l'œuvre de spécialistes. Mais un participant à un atelier qui voit vraiment une grenade pour la première fois est aussi un expert, dans l'expertise de sa propre expérience. Un enfant qui reconnaît un champignon à son odeur est aussi une expertise.

La question n'est pas de séparer ces expertises les unes des autres mais de les relier.

"Entre un enfant qui reconnaît l'odeur d'une feuille et un botaniste qui fait une identification d'espèce, il n'y a pas de hiérarchie mais une continuité."

Le Titan Arum — la plus grande fleur du monde — sent la charogne. Parce qu'il a besoin d'attirer des mouches à charogne pour la pollinisation. Magnifique en photographie ; impossible de se tenir à côté. Nous romantisons la nature, mais la nature n'est pas romantique ; elle est fonctionnelle. Le gouffre entre les jardins Instagram et les vrais champs se trouve aussi au cœur du débat sur la biodiversité.

Et peut-être que c'est la différence la plus frappante de toutes : le gouffre entre la façon dont quelqu'un qui a vécu le poids du travail rural regarde la biodiversité, et la façon dont quelqu'un qui regarde un documentaire sur la nature en ville la regarde. Le premier sait que travailler la terre est extrêmement dur, que vivre avec des animaux est très difficile. Le second sait que le vert est beau, que la nature apporte la paix. Les deux ont raison ; mais traduire entre les deux — comme dans la session sur l'eau — est peut-être le travail le plus difficile de tous. La vie rurale n'est pas romantique : utiliser des machines, appliquer des pesticides, lutter avec des problèmes d'infrastructure, user le corps. Sans voir cette réalité, rêver de vert est de l'évasion. Mais dans ces rêves il y a aussi une vérité : aspirer à ce qui a été perdu, c'est au moins être conscient de la perte.

La pression démographique nécessite des infrastructures — routes, hôtels, barrages. Ce n'est pas un complot ; c'est la conséquence fonctionnelle de la migration. Mais elle détruit un paysage irremplaçable. La transformation de la vallée du Çoruh le démontre : les demandes du tourisme et de l'habitat effacent la singularité de la vallée.

Les Ginkgos ont toujours été là. À mesure que nous apprenons à regarder, nous verrons. Mais voir ne suffit pas ; toucher, sentir, jouer, perdre et faire son deuil sont aussi nécessaires. La biodiversité, c'est la vie elle-même. Et la vie englobe le jeu, la découverte, la perte, le deuil et le recommencement. Le château de sable dans la grotte peut rester intact pendant trente ans ; mais dehors, dans notre monde, rien n'attend. Ni les graines, ni les noyers, ni les colonies de chauves-souris, ni le savoir des femmes rurales. Avons-nous le temps ? Nous ne savons pas. Mais nous pouvons commencer à regarder — à vraiment regarder.